



Flore Avelin

*Souviens-toi du
parfum du lilas*

Les Libellules d'Ohrid
-
Lettres 3 et 4

À toi,
Toujours.

Sommaire

Lettre 3

Lettre 4

Lettre 3

Catherine,

Tu sais, je crois que nous avons eu tort, au printemps dernier. Je crois que nous aurions dû nous quitter fâchées. Je pense que, pour une fois, tu dois être de mon avis...

C'est une bien triste façon de commencer ma lettre. Je n'ai pourtant pas trouvé comment faire autrement. Mais ce que nous avons fait, cette nuit-là... En fait, je ne comprends pas. Je ne comprends rien et tu refuses de m'expliquer. Ces baisers, ces étreintes, ces presque-aveux... N'ont-ils pas existé pour nous rapprocher ? Normalement, c'était bien cela, non ? J'avais pensé que nous nous trouvions enfin.

Alors pourquoi cela nous a-t-il éloignées ? J'ai souvent cru ne plus te revoir, j'ai souvent craint que tu ne cesses de te dérober. Pourtant, il n'y a que depuis cette nuit-là que je semble t'avoir définitivement perdue.

Je n'arrive pas à savoir à laquelle d'entre nous j'en veux le plus. Toi ou moi ? Je ne sais pas ce que tu en penses, mais j'estime pouvoir dire sans grand risque de me tromper que nous n'avons pas su gérer au mieux la situation... Parfois, je songe que tout est entièrement ta faute. Après tout, tu sais ce que je ressens pour toi, tu te doutais de ce que cette nuit impliquerait à mes yeux. Puis plus tard, je me dis que ça a dérapé à cause de moi. Si j'avais su m'en tenir à cette seule nuit ? Si j'avais su respecter ta décision de ne plus en parler ? Aurions-nous pu essayer d'être au moins amies ?

Je suppose que dorénavant ces questions n'ont plus grande importance : on ne change pas le passé. Ce passé avec lequel il me faut composer désormais. Au début, après notre nuit, après ta fuite et ton refus d'en parler, j'avais sincèrement cru que je pourrais me passer d'explications. J'étais encore bercée par le souvenir de la douceur de tes bras, cela semblait suffire. Le problème, c'est que le temps

dilue les sensations... Peu à peu, cette nuit disparaissait au profit d'un présent bien réel dans lequel tu n'étais plus, plus du tout. Je crois que c'est pour cela que j'ai craqué et écrit ma deuxième lettre. En te l'envoyant, j'ai pensé que ça pourrait altérer le cours des choses. Oh, bien sûr, je n'imaginais pas que ta position vis-à-vis de la situation changerait du tout au tout ! Non, bien sûr que non ! Je suis optimiste, mais pas à ce point. En revanche, j'espérais que nous retrouverions quelque chose, un lien au moins, même ténu. Un message de temps à autre qui m'aurait assuré qu'il subsisterait quelque chose de nous. J'avais besoin que ce quelque chose de nous subsiste, te perdre totalement n'était tout simplement pas envisageable. Alors, j'ai attendu. J'ai pris mon mal en patience et patienté sans savoir ce que j'attendais justement. Je ne crois aux miracles que dans une certaine mesure : tu ne reviendrais pas vers moi la bouche en cœur, le cœur plein de serments d'éternité. Mais, tu vois, après ma première lettre, tu avais réagi. Pas comme je l'avais pensé ni espéré, bien sûr, mais tu avais au moins dit quelques mots. Et là, une semaine après ton anniversaire, sept jours après ma lettre et le bouquet de roses blanches, j'avais désespérément envie de ces quelques mots. Pourtant rien ne vint. Il n'y eut qu'un effroyable silence pour répondre à mes attentes.

Attente et silence... Je pourrais noircir des pages et des pages avec ces deux mots. D'ailleurs, quand on y pense, pourquoi suis-je en train de reprendre la plume pour toi ? Pour t'écrire que nous aurions mieux fait de nous quitter fâchées et c'est tout ? Voilà, fin de la lettre, de l'histoire, de notre histoire et clap de fin ? Il s'est écoulé un an, Catherine. Trois-cent-soixante-cinq jours de mon attente faisant face à ton silence. Et à chaque instant, devant chaque jour qui passait, je me suis vue changer. Évoluer. En bien ou en mal, selon les périodes... Parfois en très mal, je te l'accorde. Mais cette année a fait que j'en suis là

désormais, capable de t'affirmer que si cette nuit nous a amenées ici, tu aurais peut-être mieux fait de ne pas me retenir. Je marque une pause en notant cela, je lève le crayon et je serre les dents. Ça reste horrible à écrire. Je sais désormais que c'est nécessaire. Voilà le pourquoi de cette lettre : tu dois savoir où j'en suis.

Oh, rassure-toi, Catherine, cette lettre sera courte. Bien plus courte que les autres. Pour l'étayer davantage, il m'aurait fallu de la matière et tu as pris un soin suffisant à faire que cela n'arrive pas... Quand je pense que tu as été jusqu'à quitter le pays pour ne pas me parler ! Bon sang, Catherine, quitter le pays ! Tu réalises ? Ou bien, suis-je la seule à trouver cela absurde ? Et disproportionné... Tu sais, tu aurais quitté la ville que ça aurait été déjà amplement suffisant... Je venais pour te parler, certes, mais je ne comptais pas te traquer ! Et après, tu diras que je suis trop impulsive et romanesque... Laisse-moi rire.

Je t'imagine serrer les poings et froisser la feuille. Puis lire que j'avais prédit ta réaction t'agace encore plus... Tant mieux. Tu m'as trop fait souffrir, je ne peux plus me permettre de tout te pardonner sans jamais chercher à te blesser...

Enfin, non, c'est faux. J'écris blesser et déjà je me sens coupable. Car je ne pourrai jamais te faire de mal, mais ça, tu le sais... Donc non, blesser n'est pas le mot juste. Chagriner, peut-être ? Irriter, très certainement. En fait, te faire réagir. Mon Dieu, Catherine, voilà, je vais le dire : réagis ! Réagis, bordel ! Avant qu'il ne soit trop tard. Avant que nous ayons officiellement gâché toutes nos chances. Avant que toute la colère que tu as suscitée me submerge et me fasse prendre mes jambes à mon cou. Je sens que malgré moi, je commence à me détacher de toi. Appelons ça l'instinct de survie, je suppose. Je t'interdis de t'en réjouir. Tu en serais bien capable cela dit. N'est-ce pas ce

que tu voulais après tout ? Être enfin débarrassée de moi ? Tu t'es donné tant de mal pour cela...

Voilà, ça y est, l'aigreur me submerge encore... Tu es impossible, Catherine, je ne sais même pas comment tu fais. Penser à toi fait naître dans la même minute espoir et fureur. C'est épuisant.

Quoi qu'il en soit, pour le moment, je dois quitter les deux, je dois chasser cet état de déchirement actuel pour renouer avec notre passé, me rapprocher un peu de notre nuit et des insomnies qu'elle engendra. Cela m'est facile de me souvenir lorsque je le désire. Ce qui est plus difficile, c'est d'avoir des moments d'oubli. Parfois, j'aimerais te ranger dans un coin de mon esprit, vivre quelques jours sans avoir à songer à toi et ne te retrouver dans ma mémoire que lorsque je partirais à ta recherche. Ce n'est malheureusement pas comme cela que ça fonctionne. Tu resurgis sans cesse, sans prévenir, sans me laisser le choix de t'accepter ou non. Le jour, c'est une chose, j'arrive encore à gérer. La nuit, par contre, c'est différent. Je ne sais pourquoi...

Je ferme les yeux et je me souviens. De tout, de toi... Tu sais, c'est une véritable torture... Mais oui, tu le sais. Bien sûr que tu le sais ! Et que ressens-tu à cette pensée, dis-moi ? Je suis presque certaine qu'une part de toi s'en amuse... À moins que tu ne regrettes vraiment, mais j'en doute fort. Et de toute façon, que tu regrettes ou non, peu importe... Car ça reste ton choix. Ta décision. Moi, par habitude, je me laisse emporter par le flot de tes inclinaisons. Tu n'imagines pas à quel point les souvenirs peuvent être obsédants.

Régulièrement, trop régulièrement, lorsque je ferme les yeux, ma mémoire olfactive me trahit. Elle m'entraîne avec elle là où je ne voudrais pas aller. Dans ma propre chambre, dans mes draps, là où plus que nulle part ailleurs je devrais me sentir apaisée et chez moi, tout bascule. J'ai les

paupières closes et soudain tout semble imprégné d'une senteur de verveine, de jasmin et de feuilles de thé. Ce parfum... Ton parfum... Il me prend à la gorge comme pour m'étrangler. La première fois que c'est arrivé, c'était deux nuits après Saint-Malo. J'avais alors cru avoir rapporté ton odeur sur moi et l'avoir amenée jusque dans mon lit. J'ai tout lavé, le parfum de mon assouplissant m'a réconfortée.

Ce n'est que trois jours plus tard que j'ai compris. Les senteurs ne venaient ni de toi, ni de moi : elles étaient dans ma tête. Juste dans ma tête. Et pourtant je les respirais comme si tu étais blottie dans mes bras.

Parfois, cela me réconforte et m'apaise. La plupart du temps, cela me rend folle.

Les nuits où mon esprit est clément, les nuits où il me laisse me perdre dans mon monde fantasmé, je parviens à t'imaginer dans mes draps. Enfin sereine, enfin à moi. Et je songe à ce que pourrait être notre vie. T'endormir et t'éveiller contre moi, cela te semble-t-il vraiment si impensable ?

Les toutes premières fois où ton parfum est venu me hanter, c'était un peu plus simple d'y croire, je pouvais me permettre d'espérer que tu finirais par me donner une explication sur ce qui s'était passé. Puis, au fil des jours, comprenant que ça n'arriverait pas, c'est devenu plus difficile.

Aujourd'hui, j'en viendrais presque à détester la verveine. Quand ton parfum me retrouve et me prend au piège, je prie pour qu'il disparaisse vite. Ça ne fonctionne jamais. Alors, souvent, je me lève, comme pour le fuir, et j'attends le petit matin. Tu es la cause de tellement de nuits blanches, Catherine. Mais ces fragrances sont d'impitoyables traqueuses ! J'ai beau abandonner les draps, elles me suivent, comme attachées à ma peau. Et moi, déjà vaincue, je n'ai bientôt plus d'autres choix que de capituler. Je finis par m'effondrer dans le canapé et je laisse la terrifiante

emprise que tu as sur moi m'achever. Je m'endors avec nos souvenirs.

Puis quand je m'éveille le lendemain, les yeux brûlants de cette nuit trop brève, je songe, amère, que la tienne fut probablement parfaitement apaisée. Sans doute aucune réminiscence n'est venue te hanter. Vraisemblablement as-tu déjà oublié... Ce n'est rien. C'est un lourd fardeau que d'être la gardienne de nos souvenirs, mais il me convient. Je les conserve pour toi aussi, tu sais... Comme ça, si un jour il te prenait l'envie folle de te les remémorer, ils ne seront pas perdus.

Je me souviens pour deux et tu peux dormir en paix. Fais de beaux rêves...

Ces insomnies qui rythmèrent mon quotidien n'ont jamais vraiment cessé en un an. Heureusement pour moi, leur cadence s'est atténuée. De deux à trois fois par semaine au début, tu ne troubles désormais à ce point mon sommeil qu'une à deux fois par mois. C'est encore une à deux fois de trop, nous sommes d'accord, mais ça n'impacte plus ma vie comme au début.

Au début, à dormir bien trop peu et à penser bien trop, je me suis épuisée. Mon anticerne fondait, mon travail en retard s'accumulait, mon humeur maussade était devenue une seconde peau. Je me levais chaque matin avec une mine d'enterrement et devant mon reflet alarmant dans le miroir, je m'invectivais. Pourquoi cette tête ? Pourquoi vivre tout ceci comme un drame ? Tu n'étais pas morte, tu allais même sûrement parfaitement bien. Tu étais juste la pire des garces. Rien de nouveau sous le soleil, avais-je envie de dire.

Ce n'était pas suffisant pour me faire aller mieux, mais ça l'était pour me faire quitter mon appartement et gagner le journal, affublée d'un faux sourire, parée pour répondre de faux « ça va super bien et toi ? » pour la journée. Je rentrais chaque soir en me convainquant que ce n'était déjà pas si mal.

Et sincèrement, ça l'était. Je ne pouvais pas vraiment faire quoi que ce soit de plus. Alors je me répétais simplement qu'avec le temps... Mais le temps fut mon pire ennemi. Il passait sans emporter mon chagrin et, au contraire, chaque matin, il me laissait un peu plus de manque de toi.

L'été après notre nuit de mai avait été gérable : ce fut le moment où je t'écrivais ma deuxième lettre, ça m'a bien aidée, je crois. L'automne fut déjà plus compliqué. Il fut la saison de l'apogée de mes insomnies. L'hiver s'annonçait

insoutenable. J'en avais conscience et je crois que c'est pour essayer de le surmonter que j'avais décidé de te contacter.

Nous ne pouvions en rester là, Catherine. Et quoi que tu en dises aujourd'hui, je continue de penser que nous ne le pouvons toujours pas. Il y a sans doute beaucoup de choses que j'ignore encore, peut-être même que j'ignorerais toujours, et dans ces choses il y a tes intentions profondes. Mais je n'ignore pas tout. Et je sais que la nuit que nous avons passée ensemble dans ma chambre d'hôtel n'était pas juste une nuit comme ça. Tu m'as retenue pour une raison et, quelle qu'elle soit, elle mérite réellement une explication.

Pourtant, tu vois, au début de cet hiver qui s'amorçait, j'avais même réussi à accepter l'impensable compromis qui consistait à y renoncer. Que tu refuses de me dire ce qui t'avait poussée dans mes bras et ce qui t'en avait arrachée, j'avais la force de m'en accommoder. À contrecœur, bien entendu, mais ces réponses que j'espérais tant n'étaient finalement pas le plus important.

Et le plus important, comme toujours, c'était toi.

Un soir, alors que je ruminais encore, je m'étais résignée : si nous gardions contact, si nous parlions encore comme avant, je me contenterais de cela. Renoncer à comprendre était une épreuve dont je n'étais pas certaine de sortir triomphante, mais pour toi, je pouvais essayer. Fort naïvement, je te l'ai dit. Dans un sms que je voulus le plus sobre possible, je t'ai simplement écrit que tu me manquais, que nos discussions me manquaient et que si tu regrettais sincèrement ce qui s'était passé en mai, nous pouvions toujours faire comme si de rien n'était. Et juste continuer, malgré tout, de bavarder parfois. J'ai précisé en simples amies en ayant l'impression de m'arracher le cœur à mains nues.

Je pensais que ça te rassurerait. Je supposais, bêtement, que tu avais sans doute une bonne raison, que tu m'expliquerais quand tu te sentirais prête. Ou pas d'ailleurs. En fait, je voulais juste que nous renouions, je voulais juste retrouver un peu de toi, un peu de la splendide brune dont j'aimais tant garder des traces dans mon univers. J'espérais que ce simple message qui venait de me vriller le cœur pourrait, peut-être, ôter ce poids qui semblait peser sur toi et que je ne comprenais pas.

Tu n'as pas répondu.

Il m'a fallu dix jours, Catherine ! Dix jours pour réaliser que tu ne répondrais probablement pas ! Et si tu gardais tout de même le silence suite à cela, après ce pont que je venais de t'offrir pour que tu me rejoignes... J'ai commencé à craindre de ne plus jamais avoir de tes nouvelles.

Tu savais pourtant comme je t'aimais... Qu'avais-je bien pu faire pour mériter cela ? Pour ne même pas avoir droit à un au revoir en bonne et due forme ?

J'étais désemparée : je n'avais aucune marge de manœuvre pour modifier la situation.

J'ai pris sur moi pour laisser passer du temps. Encore. Sans savoir plus qu'avant ce que j'espérais. T'oublier enfin ? C'était stupide... Si ça n'avait pas fonctionné jusque-là, quelles chances y avait-il que cela change ? Non, en fait, je crois que j'attendais autre chose.

Tu te souviens, après les Balkans, avant Paris ? Si je ne te parlais pas durant un long moment, tu revenais toujours vers moi, tu faisais l'effort de prendre de mes nouvelles. J'aurais aimé qu'à nouveau, tu fasses de même. Parce que ça me manquait terriblement et parce que, objectivement, je n'avais rien de mieux à espérer.

Donc, pour ça, j'ai tenu. Quelques semaines, presque trois mois tout de même. Je me disais que ce silence te donnerait l'occasion de mieux revenir. Il te laisserait aussi le temps de